

#### LETTRE 4

Paulin pécheur, et Thérasia pécheresse, à notre très cher, et très vénérable frère, Augustin.

La charité de Jésus Christ qui nous presse également tous deux, et qui nous unit étroitement par les liens de la foi, non obstant notre grand éloignement, me donne la confiance de vous écrire et me fait enfin surmonter la crainte respectueuse qui m'en avait empêché jusqu'à présent. C'est elle-même qui vous a placé au milieu de mon cœur, lorsque j'ai lu avec beaucoup de plaisir les cinq livres que vous avez composé, et dont le très saint; et vénérable évêque Alype m'a fait présent. Cet ouvrage m'a paru si plein d'érudition, et j'y ai, trouvé tant d'onction divine, et de lumière du ciel que j'en fais la nourriture de mon âme, et le remède à mes maux; et j'espère qu'il ne sera pas moins utile à l'Eglise, qu'il l'est déjà à mon instruction et à mon salut.

Je m'occupe donc maintenant à la lecture de ces livres; j'y trouve toute ma consolation, et j'en tire ces aliments célestes, qui par le secours de la foi, produisent en nous la vie éternelle, et nous incorporent en Jésus Christ. Car cette foi qui nous fait mépriser les choses visibles pour nous faire uniquement soupire après les invisibles, et dont la charité règle tous les mouvements sur les vérités que le Dieu tout-puissant nous a révélées, se fortifie particulièrement par les écrits, et par les exemples des fidèles.

Ô vrai sel de la terre, qui pénétrez divinement nos cœurs, et les rendez incorruptibles au milieu de la contagion du siècle ! Ô lampe si dignement levée sur le chandelier de l'Eglise ! vous répandez la lumière des sept dons du saint Esprit sur toutes les villes catholiques; vous dissipez heureusement les épaisses ténèbres de l'hérésie, et vous écarterez par vos savants discours ces noires vapeurs, qui obscurcissent l'éclat de la vérité.

Vous voyez, mon très cher, et très aimable frère en Jésus Christ, comme j'en use familièrement avec vous; combien je vous aime, et vous admire; quel plaisir j'ai de m'entretenir tous les jours avec vous par la lecture de vos livres, et de me nourrir des lumières de votre esprit, et des paroles de votre bouche. Je regarde cette bouche si éloquente, comme un canal d'eau très pure, et comme une des veines des sources du ciel, et j'ose dire que Jésus Christ est en vous cette *fontaine, d'eau vive, qui rejailit jusque dans la vie éternelle.* (Jn 4) C'est qui fait que mon âme pressée d'une soif ardente, soupire continuellement après vous, et qu'elle est comme une terre sèche, qui désire d'être abreuvée des eaux salutaires, qui découlent, comme un grand fleuve, de la source de votre esprit.

Comme vous m'avez puissamment armé contre les Manichéens par ces cinq livres, qui me sont un nouveau Pentateuque, je vous prie, si vous avez encore préparé des armes contre les autres ennemis de la foi catholique de les tirer de votre arsenal, afin que je puisse m'en servir comme d'autant d'armes de justice, lorsque je serai attaqué par l'ennemi du genre humain, qui ayant mille artifices pour nous surprendre, et pour nous combattre, nous oblige à lui opposer autant d'armes différentes, qu'il en emploie pour nous nuire.

J'en ai d'autant plus besoin, que nonobstant les honneurs qui me sont rendus, je ne suis qu'un grand pécheur, encore gémissant sous le poids de mes misères, et aussi peu expérimenté dans la milice de Jésus Christ que je suis exercé dans celle de son ennemi.

Je me suis laissé éblouir jusques à présent par le faux éclat de la sagesse du siècle, et comme j'ai employé tout mon temps à acquérir cette fausse sagesse, qui est réprouvée de Dieu, je ne suis encore devant lui qu'un petit enfant, qui ne peut parler, et qui n'a point d'intelligence. Mais après avoir considéré que je vieillirais au milieu de mes ennemis, et que mon esprit se dissipait par la vanité de mes pensées, j'ai levé mes yeux vers les montagnes, (Ps 102,10) c'est-à-dire vers les préceptes de la Loi, et les dons de la grâce; d'où le Seigneur m'a envoyé du secours. Car il ne m'a point traité selon que mes péchés le méritaient : Il a dissipé mon aveuglement; il a brisé mes chaînes; et d'élevé que j'étais par orgueil, il m'a abaissé pour me relever par une humilité salutaire.

Je commence donc à marcher mais d'un pas faible et chancelant, dans le chemin que les justes ont frayé; afin qu'avec le secours de vos prières, je puisse arriver au terme où, Dieu m'a destiné en m'appelant à son service.

Donnez donc la main à cet enfant qui ne fait encore que ramper; apprenez-lui à marcher sur vos pas, afin qu'il puisse entrer dans la maison du Seigneur; car il ne faut pas que vous considérez mon âge, par rapport à ma naissance corporelle; mais il faut le compter seulement depuis ma naissance spirituelle.

Il est vrai que selon la première naissance, je suis à peu près de l'âge de celui que les apôtres guérissent auprès de la belle porte du Temple, par la vertu de la parole de Jésus Christ. Mais à compter depuis ma seconde naissance, je n'ai guère que l'âge des Innocents, qui périrent dans le carnage, où Herode croyait faire mourir Jésus Christ, et qui furent par leur sacrifice, comme le prélude de celui de l'Agneau sans tache, et le préparatif de la Passion du Sauveur.

Traitez-moi donc comme un enfant qui est encore à la mamelle, et qui ne fait que commencer à goûter le lait de la parole de Dieu. Nourrissez-moi de vos saintes instructions. Faites couler sur moi le lait des mamelles de votre foi, de votre espérance et de votre charité. A considérer les devoirs des chrétiens les uns envers les autres, vous êtes mon frère ; mais si je regarde la maturité de votre jugement, et la solidité de votre esprit, j'avoue que vous êtes mon Père, quoique vous soyez peut-être plus jeune que moi; parce qu'une prudence aussi judicieuse, et une sagesse aussi éclairée qu'est la vôtre, vous a mérité, tout jeune que vous êtes, les mêmes honneurs, et les mêmes respects que l'on rend aux vieillards.

Excitez-moi donc à l'étude des saintes Lettres; et apprenez-moi comme je dois m'occuper aux exercices de la vie spirituelle, puisque comme je viens de dire, j'y suis encore tout nouveau.

Je suis comme un homme sans expérience pour la navigation que j'entreprends; et après avoir évité beaucoup de périls; et de naufrages, je ne suis pas encore tout-à-fait dégagé de la tempête, et de la violence des flots. Mais vous qui êtes en terre ferme, recevez-moi dans votre sein, afin que si vous m'en jugez digne, nous naviguions ensemble jusqu'au port du salut. Cependant secourez-moi de vos prières, et faites en sorte qu'elles me soient une planche salutaire au milieu des périls, et des orages de cette vie ; afin qu'étant dégagé de mes affections charnelles, je puisse échapper des tentations, et des attraits du siècle comme d'un naufrage.

C'est pour ce sujet, que me considérant comme un homme qui est obligé de se sauver à la nage, j'ai quitté non seulement mon fardeau, mais aussi mes habits; afin qu'étant libre des empêchements corporels, et du soin du lendemain que Jésus *Christ* nous défend, je puisse passer avec sûreté la mer orageuse de cette vie, qui nous sépare de Dieu, et qui est toujours en agitation à cause de nos péchés.

Je ne me vante pas néanmoins d'avoir parfaitement achevé ce grand dessein ; et quand je m'en glorifierais ; ce ne serait qu'en Dieu que j'établirais ma gloire, puisque c'est lui seul qui peut accomplir les bons desseins qu'il nous inspire. Mais si je ne puis rien exécuter, j'ai au moins la satisfaction que mon âme souhaite de désirer la justice du Seigneur. Jugez donc combien elle est éloignée de la posséder, puisqu'elle n'a encore que des souhaits de la désirer.

Cependant j'aime la beauté de la maison de Dieu, et j'aurais souhaité, s'il avait été mon choix, de n'y tenir que le dernier rang. Mais celui qui a bien voulu me choisir dès le ventre de ma mère, et me dégager des affections de la chair, et du sang pour m'attirer à sa grâce, n'ayant pas d'égard à mon peu de mérite, m'a tiré de la poussière, et de l'abîme de mes misères, pour me placer parmi les Princes de son peuple, et me rendre votre égal par la dignité du Sacerdoce, quoi que vous ayez beaucoup plus de mérite, et de vertu que moi.

Ce n'est donc point par un effet de ma présomption, mais par une disposition de la Providence de Dieu, que j'ose me qualifier votre frère; et quelque indigne que je sois de ce titre glorieux, je ne laisse pas de le prendre avec d'autant plus de hardiesse que je sais, qu'étant aussi saint que vous l'êtes, et aussi, zélé pour la vérité, vous n'aspirez point à ce qui est élevé; mais vous vous accommodez à ce qui est de plus humble, et de plus bas. C'est ce qui me fait espérer que vous recevrez avec plaisir les assurances, que je vous donne de mes respects, et de mon amitié; et je crois que le très saint évêque Alype, qui veut bien que, je rappelle mon père; vous l'aura déjà fait agréer.

Comme il a commencé de m'aimer sans me connaître; et quoique nous fusions beaucoup éloignés l'un de l'autre, par tant de terre, et de mer qui nous séparent, il n'a pas laissé de me parler, et de m'aimer de toute l'étendue de cette charité, qui n'est bornée d'aucun lieu et qui sait nous rendre pressants ceux qui sont absents. J'espère que cet exemple vous excitera à m'accorder la même grâce. Il ne s'est pas contenté de nous aimer, mais il a bien voulu nous donner les premières marques de son affection, par le grand présent qu'il nous a fait de vos livres, que nous regardons aussi comme un gage de la vôtre : et puis qu'il a eu la bonté de nous faire connaître votre sainteté, non seulement, par ce qu'il nous a écrit d'elle, mais plus parfaitement par les fruits de votre éloquence et de votre foi, ce qui nous a excité à vous aimer tendrement; nous croyons qu'il aura aussi eu le soin de vous porter à nous rendre la pareille, et à nous aimer chèrement à son exemple.

Nous prions Dieu, que sa grâce, qui est en vous, y demeure éternellement, notre très vénérable, et très cher frère en Christ, et nous saluons avec beaucoup d'affection toute votre

saint Paulin de Nole

maison, et tous ceux qui sont les compagnons de vos travaux, et les imitateurs de vos vertus. Nous vous envoyons un pain, en signe d'union, et d'amitié, et nous vous prions de le recevoir avec la même charité qu'il vous est envoyé, et d'y donner votre bénédiction.

## LA RÉPONSE DE SAINT AUGUSTIN À SON SEIGNEUR VÉRITABLEMENT SAINT ET VÉNÉRABLE ET TRÈS-DIGNE DES PLUS HAUTES LOUANGES, A SON FRÈRE PAULIN, SALUT DANS LE SEIGNEUR.

Au commencement de l'année 395

*Saint Augustin met tout le parfum de son âme et de son génie dans cette réponse à saint Paulin. Il lui parle de trois de ses meilleurs amis : Romanien, Alype et Licentius. Saint Augustin est toujours charmant et touchant, quand l'amitié l'inspire.*

Ô homme bon et bon frère, vous étiez inconnu à mon âme, je lui dis de supporter que vous soyez encore inconnu à mes yeux, et c'est à peine si elle m'obéit, ou plutôt elle ne m'obéit pas. S'y résigne-t-elle, puisque je suis tourmenté par le désir de vous voir ? Si j'éprouvais des souffrances corporelles sans en être intérieurement ému, je pourrais dire à bon droit que je les supporte; mais je ne subis pas avec un esprit tranquille la douleur de ne point vous voir; il ne m'est pas permis de parler ici de ma patience. Mais ne serait-ce point intolérable qu'on se résignât à vivre loin d'un homme comme vous? Il est donc bien que je le supporte mal : sans cela je ne serais pas supportable. Ce qui m'arrive est étrange et cependant bien vrai : je souffre de ne pas vous voir, et ma douleur elle-même me console. Je n'aime pas le courage qui fait supporter aisément l'absence de ceux qui sont lions comme vous. Nous désirons la Jérusalem future, et nous la désirons avec d'autant plus d'impatience que nous endurons plus patiemment tout pour elle. Qui pourrait n'être pas dans la joie en vous voyant, ni dans la douleur, en ne vous voyant pas? Je ne puis donc ni l'un ni l'autre; et comme je me trouverais dur de le pouvoir, j'aime à ne le pouvoir pas, et ceci est pour moi un soulagement. Ce n'est pas en souffrant moins, c'est en considérant ma douleur que je me console. Ne me blâmez pas, je vous prie, avec cette sainte gravité qui vous élève au-dessus des autres, et ne dites pas que je m'afflige à tort de ne pas vous connaître encore, puisque vous m'avez laissé voir votre esprit qui est l'intérieur de vous-même. Mais si je me trouvais dans un endroit où vous seriez, dans votre terrestre cité ou partout ailleurs, vous que je saurais mon frère et mon ami, vous si grand dans le Seigneur et d'un si haut mérite, pensez-vous que je ne sentirais aucune douleur de ne pas découvrir votre demeure ? Comment ne m'affligerais-je donc pas de ne point avoir vu encore votre visage, la demeure même de votre âme que je connais comme la mienne ?

Car j'ai lu votre lettre où coulent le lait et le miel, où se révèle cette simplicité de cœur avec laquelle vous cherchez le Seigneur dont vous sentez la bonté, et où tout concourt à rendre à Dieu honneur et gloire. Nos frères l'ont lue aussi, et se réjouissent des dons si abondants et si excellents que Dieu a répandus sur vous. Tous ceux qui l'ont lue me l'enlèvent, parce qu'elle les enlève chaque fois qu'ils la lisent. On ne saurait dire la suave odeur du Christ qui s'en échappe; plus elle vous révèle à nous, plus elle nous excite à vous chercher, "car elle vous rend bien digne qu'on vous regarde et qu'on vous désire. Et comme cette lettre nous fait sentir votre présence, votre absence n'en devient que plus malaisée à supporter. Tous vous aiment dans cet écrit, et veulent être aimés de vous. On y loue et on y bénit Dieu qui vous a fait tel que vous êtes; on y réveille le Christ pour qu'il daigne calmer les vents et tes mers et vous permettre d'arriver à son repos. On y voit une femme qui ne mène pas son époux à la mollesse, mais qui revient à la force en revenant aux os de son mari. Elle s'est fondue en vous et vous est unie par des liens spirituels d'autant plus forts qu'ils sont plus chastes, et nous la saluons en vous encore une fois pour remplir tous nos devoirs envers votre sainteté. Là les cèdres du Liban, couchés par terre et devenus une arche par le travail de la charité, fendent les flots de ce monde sans craindre la corruption. Là on méprise la gloire pour l'acquérir, et on délaisse le monde pour en être l'héritier. <sup>1</sup> Là sont écrasés contre la pierre (Ps 136,12) les petits enfants de Babylone et même ceux qui sont un peu grands, c'est-à-dire les vices de la confusion et de l'orgueil du siècle.

Voilà les sacrés et doux spectacles que votre lettre nous donne, cette lettre d'une foi véritable, d'une bonne espérance, d'une pure charité. Comme elle nous fait respirer votre soif, votre désir des tabernacles du Seigneur et les saintes langueurs de votre âme ! Comme on y sent le souffle du saint amour et les brûlants trésors d'un cœur sincère ! Quelles grâces elle rend à Dieu et quelles grâces elle en obtient ! On ne sait si elle est plus suave qu'ardente, plus lumineuse

---

<sup>1</sup> Thérésie

que féconde; car elle caresse notre âme autant qu'elle l'embrase, elle verse autant de rosée qu'elle a de purs rayons. Comment vous la payer, je vous prie, sinon en me donnant tout entier à vous en Celui à qui vous vous êtes tout entier donné ? Si c'est peu, je n'ai rien de plus. Vous avez si bien fait que cela ne saurait me paraître peu de chose, à moi que vous avez daigné combler de louanges dans votre lettre; et quand. je me donne à vous, si j'estimais que c'est peu, je serais forcé d'avouer que je ne vous crois pas. J'ai honte de croire tout le bien que vous dites de moi, mais j'aurais encore plus de honte de ne pas vous croire. Voici ce que je ferai : je ne me jugerai pas tel que vous me jugez, parce que je ne me reconnais pas dans vos louanges; et je penserai que vous m'aimez, parce que. je le sens et je le vois; par là je ne serai ni téméraire envers moi, ni ingrat envers vous. Et quand je m'offre à vous tout entier, ce n'est pas peu : car j'offre celui que vous aimez vivement; et j'offre à vous, sinon celui qui est tel que vous le pensez, au moins celui qui vous demande de prier Dieu de le rendre tel. Je vous conjure de le faire, de peur que vos souhaits pour ce qui me manque ne soient moins vifs, pensant que je suis déjà ce que je ne suis pas.

Celui qui remettra cette lettre à votre excellence et à votre éminente charité est un de mes amis les plus chers depuis mon jeune âge. Son nom <sup>2</sup> est dans ce *livre de la Religion* que votre sainteté a lu avec plaisir, comme vous me le marquez dans votre lettre ; le mérite de ce livre s'est accru de la recommandation de celui qui vous l'a envoyé. Gardez-vous de croire tout le bien que mon ami vous dira peut-être de moi. J'ai reconnu souvent que, sans vouloir mentir, mais par entraînement de coeur, il se trompait dans son jugement et qu'il me croyait en possession de certains dons qui me manquent, et pour lesquels mes prières et mes soupirs montent vers Dieu. Et s'il a pu dire cela devant moi, que ne se permettra-t-il pas lorsque, en mon absence, sa joie répandra plus de louanges que de vérités? Dans son zèle admirable, il vous donnera tous mes ouvrages; je ne sais pas s'il y a un seul de mes livres qu'il ne possède, soit contre ceux qui sont hors de l'Eglise de Dieu, soit à l'adresse de nos frères. Mais vous, mon cher saint Paulin, quand vous me lisez, que les choses que la Vérité fait entendre par ma faiblesse ne vous ravissent pas au point de prendre moins garde à ce que je dis moi-même, de peur que, pendant que vous jouissez de ce qu'elle a donné de bon et de juste à son ministre, vous n'imploriez pas la miséricorde de Dieu pour les péchés et les erreurs que je commets. Si vous y portez une attention sérieuse, c'est dans ce qui vous déplaira que je me reconnaitrai; mais pour ce qui vous plaira, à l'aide du don de l'Esprit-Saint que vous avez reçu, il faudra aimer et louer Celui-là seul qui est la source de vie et dans la lumière de qui nous verrons la lumière sans énigme, mais face à face, car maintenant nous voyons en énigme (I Cor 13,12). Lorsque relisant mes ouvrages, je reconnais ce que j'ai tiré du vieux levain, je me juge avec douleur; et lorsque je rencontre ce que j'ai dit par le don de Dieu, après l'avoir puisé dans l'azyme de la sincérité et de la vérité, je me réjouis avec crainte. Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu (I Cor 4,7) ? On dit que celui-là est meilleur qui a reçu un plus grand don de Dieu. Qui le nie ? Mais aussi mieux vaut rendre grâces à Dieu d'un petit don, que de s'enorgueillir d'un plus grand. Priez pour moi, frère, afin que ce sentiment soit toujours le mien, et que mon coeur ne soit pas en désaccord avec ma langue. Priez, je vous le demande, pour que, repoussant toute louange, j'invoque le Seigneur en ne louant que lui seul : c'est alors que je serai sauvé de mes ennemis.

Il y a encore un motif qui doit vous faire aimer ce frère, c'est sa parenté avec le vénérable et vraiment saint Alype que vous aimez de tout coeur, et à bon droit, car en louant cet homme on ne fait que louer Dieu de sa grande miséricorde et de ses admirables faveurs.

En apprenant que vous désiriez connaître l'histoire de sa vie, il aurait voulu céder à vos vieux par affection pour vous, et ne l'aurait pas voulu par modestie; en le voyant flotter entre l'amitié et la honte, j'ai pris son fardeau sur mes épaules : il me l'avait demandé dans une lettre. Avec l'aide de Dieu, je mettrai donc bientôt Alype dans vos entrailles; et d'ailleurs j'aurais craint qu'il n'eût pas osé vous découvrir tout ce que le Seigneur a fait pour lui; pour des esprits de peu de pénétration (car d'autres que vous auraient lu sa lettre), il eût semblé, non pas rendre hommage aux grâces divines accordées aux hommes, mais se vanter lui-même; au milieu de ces convenables ménagements pour d'autres, vous, qui savez lire, vous auriez été privé de ce qui pouvait compléter une connaissance fraternelle. Je l'aurais déjà fait et vous l'auriez déjà lu,<sup>3</sup> si ce frère n'avait pas voulu partir subitement. Je le recommande à votre coeur et à la confiante liberté

---

<sup>2</sup> Romanien, père de Licentius. C'est à lui qu'est adressé le livre *Sur la vraie religion*.

<sup>3</sup> Nous n'avons pas la lettre où saint Augustin donnait à saint Paulin les détails qu'il lui avait promis sur saint Alype et qu'il dut lui transmettre plus tard. Ils auraient été curieux et l'histoire les aurait précieusement recueillis.

de votre langage; montrez-vous aussi bon pour lui que si vous le connaissiez, non pas d'à présent, mais d'ancienne date comme moi. S'il ose s'ouvrir à vous, vous le guérirez en tout ou en partie par vos discours. Je veux qu'il soit vaincu par le plus grand nombre possible de ceux qui n'aiment pas un ami à la façon du siècle.

Quand même Romanien ne serait pas allé vers vous, son fils, que j'aime comme s'il était le mien, et dont vous trouverez aussi le nom dans quelques-uns de mes livres, vous aurait porté des nouvelles de moi; j'avais résolu de vous l'adresser pour qu'il reçût des consolations, des avis et des leçons, moins par le son de votre voix que par la force de votre exemple. Je souhaite ardemment que, tandis qu'il est encore dans la verte saison, son ivraie se change en froment, et qu'il croie à l'expérience de ceux qui ont passé par les périls vers lesquels il désire s'élancer. Votre affectueuse et douce sagesse comprend, d'après le poème de ce jeune ami, accompagné de ma lettre, la peine, les craintes et les vœux dont il est l'objet dans mon cœur. J'espère que le Seigneur vous choisira pour me délivrer de mes vives inquiétudes. Comme vous devez lire plusieurs de mes écrits, votre amitié me sera douce, si juste et miséricordieux, vous me corrigez dans ce qui vous aura déplu et si vous me reprenez. Car vous, n'êtes pas ce pécheur dont je dois craindre, que l'huile ne parfume et n'engraisse ma tête (Ps 140,6).

Nos frères, non seulement ceux qui habitent avec nous et ceux qui servent Dieu en d'autres lieux, mais presque tous ceux qui nous connaissent dans le Christ, saluent, vénèrent, désirent votre fraternité, votre sainteté, votre bonté. Je n'ose pas vous le demander; mais si les fonctions ecclésiastiques vous laissaient du loisir, vous voyez de quoi l'Afrique a soif avec moi.